

***Petit Musée d'histoire littéraire. 1900-1950.*** Sous la direction de NADJA COHEN et d'ANNE REVERSEAU. Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2015. Un vol. de 302 p.

Rédigé par une quarantaine de collaborateurs venus de toute l'Europe, ce joli volume est le fruit d'un travail orchestré par deux jeunes chercheuses dont les premiers travaux avaient croisé la textualité littéraire et la visualité cinématographique ou photographique. Et de fait, l'ouvrage est aussi un livre d'images, scandé par une cinquantaine de clichés en noir et blanc : de 1900 à 1950, du *colt* à la *bombe atomique*, de *l'écran de cinéma* à la *télévision*, du *mouchoir aux barbelés*. Les objets changent et la littérature avec eux. 1900, c'est l'année de *Claudine à l'école* ; 1950, celle de *La Cantatrice chauve*. Car tel est le principe de l'ouvrage : associer un objet, une année, des livres et des interrogations littéraires. Ainsi l'année 1939 et *la machine Enigma* ouvrent-elles à une réflexion sur le caractère possiblement cryptique de la poésie et sur la mécanisation de la production « manuscrite ».

Placé sous le double patronage d'Aragon et de Barthes, le projet est exposé dans une intelligente postface qui met l'ouvrage en regard d'autres entreprises cousines et en précise le contrat : comme en un cabinet de curiosité, il s'agit de rassembler cinquante et un objets et de voir ce qu'ils peuvent signifier dans et pour la littérature moderniste européenne. Mais ce petit musée est travaillé par le temps, et le prétexte chronologique préserve le livre de tout statisme. Car, on l'a dit, chaque objet est ici rattaché à une année dont il devient momentanément l'emblème et dont il fournit, à son échelle, une sorte d'observatoire littéraire. Les premières années du siècle font la part belle aux transports (*le vélo*, *l'automobile*, *l'avion*, voire *le manège*) : en cette fin de la Belle Époque, les esthétiques sont également gagnées par le souci de la vitesse ; le futurisme sera une des premières variantes du modernisme. Les années Dix sont celles de *la chaise de repos* et de *la carte de visite*, mais aussi du *masque à gaz* et du *drapeau* : en 1919, le Goncourt hésite entre Proust et Dorgelès. Dans les Années folles, *le masque d'art primitif*, *la malle de voyage* et *le passeport* nous disent quelque chose de ce qu'Albert Thibaudet appelait en 1927 « le style de la valise diplomatique ». Les années Trente sont celles *la chaîne de montage*, du *bleu de travail* et du *tract*, mais aussi de la Littérature prolétarienne. Les années Quarante enfin, celles de *la radio*, du *disque de jazz*, de *la télévision*, annoncent le devenir « vocal » de la littérature de la décennie suivante.

Un des grands mérites de ce très beau livre, c'est qu'il ne prétend en rien se substituer à une histoire du quotidien, des mentalités voire des imaginaires : il est, d'un bout à l'autre, traversé par une interrogation sur la représentation littéraire et la fonctionnalité proprement littéraire des objets. Bien qu'il se présente comme une suite de petits essais voire de petites proses fort plaisantes à lire et que son projet se distingue clairement d'entreprises plus analytiques (comme l'excellent volume récemment dirigé par Marta Caraion : *Usages de l'objet. Littérature, histoire, arts et techniques, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Champ Vallon, 2014), il n'en est pas moins érudit et fort bien informé, et chaque étude prend appui sur une bibliographie soigneusement sollicitée. On peut même regretter qu'il n'y ait pas d'index, ce qui nous permettrait par exemple de découvrir Valéry au détour de l'article sur *la bouteille de Perrier* (1935) ou devant un *écran de cinéma*, tandis que Woolf croise Apollinaire autour du *gramophone*. Si quelques noms reviennent plus que d'autres (il s'agit souvent d'auteurs de langue française : Aragon, Cendrars, Larbaud...), c'est en effet un demi-siècle de littérature européenne qui est ici convoqué.

De fait, ce qui nous reste d'un livre, c'est souvent le souvenir d'un objet ; autant que les mots, les choses tissent des liens entre les œuvres, mais elles font aussi pont entre la fiction et le quotidien, entre le quotidien et la fiction. Le livre s'ouvre d'ailleurs sur un liminaire très enlevé de Thomas Clerc qui nous ramène à l'évidence : bien que nous associions les livres à l'abstraction et à l'idée, ce sont d'abord des objets encombrés d'autres objets.